

NIELS
FREDRIK
DAHL

ma mère, la nuit

roman traduit du norvégien
par Terje Sinding



ACTES SUD

MA MÈRE, LA NUIT

“Lettres scandinaves”

DU MÊME AUTEUR

LE REGARD D'UN AMI, Actes Sud, 2006.

L'ÉTÉ DERNIER, Actes Sud, 2007.

LE CONFIDENT DU POÈTE, Actes Sud, 2012.

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA
(Norwegian Literature Abroad)



Titre original :

Mor om natten

Éditeur original :

Forlaget Oktober AS, Oslo

© Niels Fredrik Dahl, 2017

Publié avec l'accord de Hedlund Agency

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18957-0

NIELS FREDRIK DAHL

Ma mère, la nuit

roman traduit du norvégien
par Terje Sinding

ACTES SUD

à Linn

I

*[...] il lui semblait toujours qu'il était
très, très dangereux de vivre, même un
seul jour.*

VIRGINIA WOOLF,
Mrs Dalloway.

*Il me semblait que je devais
impérativement me sortir d'un
état qui me paraissait dangereux.
Je ne voyais aucune issue.*

Plongé dans la pénombre, le salon n'a pas changé. La table basse est encombrée de livres. Il y en a aussi sur la petite console surmontée d'un miroir et sur le fauteuil installé dans le coin, sous la suspension imitant une boule de neige. De part et d'autre du canapé, deux petites lampes de lecture éclairent la pièce d'une faible lumière cuivrée qui se reflète sur les marches vernies de l'escalier conduisant à l'étage, où mon père fait la sieste, et où le parquet grince au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Ma mère est assise à sa place habituelle, blottie contre l'accoudoir du canapé. Je me dirige vers elle et l'embrasse sur la joue. Sur la table il y a une enveloppe à mon nom.

Je vais dans la cuisine. Je laisse couler l'eau longtemps, mais elle reste tiède. Je me souviens d'une scène datant d'une trentaine d'années : je me tenais au même endroit et ma mère me hurlait à l'oreille ;

je m'étais vivement retourné et je l'avais plaquée contre le plan de travail en lui disant de me laisser tranquille. Je remplis d'eau un verre à moutarde et je retourne au salon. Ma mère me demande si je ne veux pas autre chose à boire, si je n'ai pas faim, je lui souris et lui réponds non. L'enveloppe doit faire deux centimètres d'épaisseur, ma mère est nerveuse, elle pose des questions sur les enfants, veut savoir comment se passe la grossesse de ma femme. Je la rassure : tout va bien, tout le monde va bien, tout le monde va très bien. Je t'ai raconté à quel point j'allais mal quand tu étais petit ? demande-t-elle. Je lui réponds oui, mais mon "oui" résonne comme si je m'en souvenais à peine. Elle ne le relève pas. Je t'ai raconté que je tenais un journal, un journal secret, n'est-ce pas ? dit-elle. Je l'appelais mon journal de nuit. J'y mettais tout ce qu'il y avait de noir en moi. Je ne réponds pas. Je veux que tu l'aies, insiste-t-elle. Dedans, il y a surtout des choses que j'écrivais à l'attention du Dr Holm, mais que je ne lui ai jamais envoyées. Elle pose la main sur l'enveloppe de manière à cacher mon nom.

— Ah, dis-je.

— Si tu l'acceptes, du moins.

Je la dévisage.

— Sinon, je le brûlerai.

Je lui souris. Elle me rend mon sourire.

— Pourquoi moi ? Pourquoi moi plutôt que les autres ?

— Parce que je pense que tu me comprendras.

— Les autres te comprendront aussi, j'en suis certain.

— Je ne sais pas. Les mères et les filles, c'est compliqué.

Elle pousse l'enveloppe vers moi, mais sans la lâcher.

— Tu peux en faire ce que tu veux. Tu peux le lire ou pas. Ou t'en servir pour tes livres.

— M'en servir pour mes livres ?

— Oui, si tu veux. Et si tu désires qu'on en parle, je n'y vois pas d'inconvénient.

Elle ôte sa main de l'enveloppe. Mon nom y est écrit à l'encre de Chine bleue.

— Cache-la dans l'entrée. Il ne faudrait pas que ton père la découvre quand il redescendra.

Je ne bouge pas. Puis je me penche en avant et prends l'enveloppe.

— Je pense que je ne le lirai pas tout de suite.

— Bon.

II

Le 24 septembre 2012, à dix heures et demie du matin, je prends deux photos de ma mère. L'une ne montre qu'une petite partie de son visage : son œil gauche et son oreille gauche. L'attention est surtout attirée par la vue de sa chambre d'hôpital ; sa fenêtre donne à l'ouest, l'automne a déjà imprimé ses couleurs sur certains arbres, mais la plupart sont encore verts, et la grande villa blanche située en contrebas est à peine visible à travers l'océan sombre de leur feuillage. Si ma mère avait pu soulever le buste et regarder par la fenêtre, elle aurait vu se succéder une série de jardins, puis elle aurait aperçu l'église blanche et le cimetière où, quelques années plus tôt, nous avions choisi un emplacement pour les cendres de mon père et pour les siennes. La photo laisse deviner qu'il s'agit d'une journée à la clarté éblouissante, une de ces journées que nous regretterions après notre mort si nous étions encore en mesure d'éprouver des regrets. Sa composition insolite, où le motif principal (le visage de ma mère) est éclipsé par un motif secondaire (la vue de la fenêtre), où le motif secondaire semble plus important, en tout cas plus visible que le motif principal, me fait penser à Joachim Beuckelaer, un peintre de la Renaissance, et

à ses tableaux bibliques, comme *Le Fils prodigue* ou *Pilate montrant le Christ au peuple*, où il faut chercher à la loupe aussi bien le Fils que le Christ. Si on ignorait que ces personnages se trouvaient quelque part à l'arrière-plan, on ne les reconnaîtrait même pas. On n'y verrait que la vie grouillante d'une journée tout à fait ordinaire : des femmes et des hommes robustes, des enfants et des animaux, des scènes de rue et de marché, des plats débordant de victuailles, des volailles et des œufs, des chariots en bois remplis de pommes rouges et jaunes.

De cette journée-là je garde peu de souvenirs, à part l'inquiétude associée aux photos. J'ai photographié ma mère à son insu, pendant qu'elle dormait ou somnolait, l'esprit embrumé par la morphine et l'approche de la fin. La seconde photo (qui en réalité a été prise avant) la montre sur son lit, allongée sur le côté, le visage tourné de trois quarts. J'ai le sentiment de l'agresser, de l'offenser en la photographiant ainsi, mais je brave mes réticences. Ce sentiment, je parviens à le retrouver. En revanche, qu'ai-je pensé ce jour-là de sa maladie, de notre vie en commun ? Je l'ignore. Elle est amaigrie, ses cheveux sont clairsemés, mais elle ressemble encore à celle qu'elle était. Elle paraît vivante, présente en elle-même.

Elle se réveille, m'aperçoit, semble désespérée de me voir là, essaie de me fixer des yeux, mais finit par détourner le regard. Je lui prends la main, mais elle ne me permet pas de la garder dans la mienne, elle la retire et se détourne de nouveau, puis elle me fait face et me dit quelque chose. Elle parle comme une sourde, comme une personne qui n'entendrait

pas sa propre voix, elle émet des sons pâteux, les voyelles restent coincées dans sa bouche desséchée. *C'est ma faute, tout est ma faute*, dit-elle en s'agitant violemment, comme si quelqu'un d'autre était là dans sa chambre, quelqu'un qu'elle voudrait fuir, quelqu'un que ses yeux parviendraient encore à distinguer.

— C'est ma faute, c'est ma faute ! Je vous ai tous trompés.

Huit jours plus tard, à la même heure – mais c'est une pure coïncidence –, je prends deux autres photos de ma mère, transférée entre-temps dans un établissement de soins près du parc Vigeland. J'éprouve la même honte, mais je ne risque plus de me faire surprendre. L'une de mes sœurs a déposé sur sa couette un bouquet de roses jaunes, les dernières de son jardin. Mes sœurs sont probablement allées voir les infirmières, je n'aurais jamais osé prendre les photos en leur présence. Ma mère ne se ressemble plus ; si je n'avais pas su que c'était elle, si je n'avais pas passé la nuit près de son lit, je ne l'aurais pas reconnue. Plus rien ne rappelle les photos prises une semaine plus tôt, à l'hôpital. Son visage paraît sculpté dans un morceau de bois séché par le soleil et elle ne semble plus présente en elle-même. D'ailleurs, cela fait dix heures qu'elle est morte.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Surpris du sentiment de manque que provoque la disparition de sa mère – une femme qu’il a pourtant passé sa vie à fuir –, l’auteur tâche de reconstituer son portrait pour comprendre qui elle était, et aussi celui qu’il est devenu. À travers les notes nocturnes de sa mère – lettres rédigées à l’attention de son thérapeute durant les années les plus sombres de sa dépression – et les fragments de ses propres souvenirs, il fait ce qu’il n’a jamais su faire de son vivant : il vient enfin à sa rencontre. Se dessine alors l’histoire poignante d’une mère terrifiée de vivre et d’un fils qui a toujours voulu être un autre.

Douze ans après son dernier livre, N. F. Dahl revient avec son roman le plus intime et le plus saisissant, et nous embarque dans un voyage profondément émouvant, explorant la lumière qui émerge des souvenirs obscurs.

Poète, nouvelliste et dramaturge né en 1957, Niels Fredrik Dahl est, depuis ses débuts en 1988, l’un des auteurs contemporains les plus éminents en Norvège. Actes Sud a déjà publié ses romans Le Regard d’un ami (2006, prix Brage 2002), L’Été dernier (2007) et Le Confident du poète (2012).

ACTES SUD

www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : MARS 2024 / 22,50 € TTC France

ISBN 978-2-330-18957-0

